

« On voulait juste voir le genre d'homme que tu es » : masculinités dans une prison du Nouveau-Mexique

Bettina Van Hoven

Traductrice : Muriel Froment-Meurice,

Résumé

Cet article aborde la question des injustices spatiales au niveau de la prison. Il commence par contextualiser les prisons en introduisant le cadre spatial des différences dans l'application de la justice aux États-Unis. Il explore succinctement le devenir et la structuration des prisons et aborde le travail d'identité chez les prisonniers pour montrer comment ils emploient les différentes ressources disponibles à l'intérieur et à l'extérieur de la prison pour négocier l'expérience de leur peine dans le système juridique états-unien. Ce faisant, l'article s'appuie sur une étude plus large conduite sur vingt et un détenus mâles de différentes origines ethniques dans une prison du Nouveau-Mexique. Plus précisément, en partant du travail de Wetherell et Edley (1999), il explore les différents types de masculinités exprimées par les prisonniers comme des réponses au système pénitentiaire ainsi que des moyens de faire la jonction entre la vie dans la prison et le monde extérieur. L'analyse montre qu'on ne peut tenir les espaces pénitentiaires pour des espaces homogènes où les idées de justice se traduiraient par les mêmes moyens de contrôle et de punition pour tous les prisonniers.

Mots-clés : Injustice spatiale, pratiques discursives, masculinités, Nouveau Mexique, prison.

Remerciements

L'auteur tient à remercier l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique (NWO) pour son soutien financier, et Inge Noback pour l'aide à la recherche. En outre, les conseils et l'amitié de David Sibley ont été une source précieuse de soutien.

Introduction

Cet article aborde la question des injustices spatiales dans le cadre de l'univers carcéral. Dans l'état présent du système judiciaire, les prisons sont sans doute les lieux les plus évidents créés pour servir ce système. En même temps, ce sont intrinsèquement des espaces contestés. On voit bien qu'à l'origine, ils étaient destinés à « purger » une société éclairée de ses éléments indésirables (c'est-à-dire des pauvres, des ivrognes, des obsédés sexuels), dans l'idée de les reléguer dans les lieux les plus éloignés. Au fil du temps, les idées sur les prisons et les prisonniers ont évolué selon les valeurs (des groupes dominants) des sociétés où elles se trouvent. Par exemple, pour possession de drogues douces, le système judiciaire peut placer quelqu'un dans le système carcéral pour de nombreuses années dans un pays mais pas dans un autre. De même que les idées de justice diffèrent à l'échelle internationale, on peut trouver des différences à l'échelle nationale et régionale (voir ci-dessous), ainsi qu'au sein du système pénitentiaire lui-même. En conséquence, certaines personnes sont plus susceptibles d'être emprisonnées que d'autres, mais aussi certaines sont plus susceptibles que d'autres de ressentir l'emprisonnement comme une punition. Bien que cet article commence par présenter le contexte spatial des différences dans l'application de la justice aux États-Unis, pour l'essentiel il restreint son champ d'analyse à l'échelle micro de la prison elle-même.

On a soutenu que le système pénitentiaire aux États-Unis n'exprime pas simplement certaines idées sur la justice, la punition et la réhabilitation, mais qu'il sert à maintenir la société patriarcale, parce que, en somme, les exhibitions de « masculinités excessives » (ou leur perception) par les prisonniers permettent aux hommes extérieurs à la prison de se sentir confortés et rassurés dans leur propre masculinité (Sabo *et al.*, 2001, mais voir aussi Seymour, 2003). Cela confirme les travaux de Connell et Messerschmidt (2005, p. 832) qui ont affirmé

qu'on arrive à la masculinité hégémonique¹ grâce à « la culture, aux *institutions* et à la persuasion » (je souligne), mais qu'elle est variable dans le temps (et dans l'espace). Des institutions telles que les prisons peuvent en effet constituer des endroits importants pour établir (l'illusion de) la normalité, car elles fournissent la certitude d'Autres indésirables qui, bien que séparés spatialement, n'en sont pas moins toujours présents. Cela signifie, cependant, que le système correctionnel est imprégné de valeurs qui font partie intégrante de ce système patriarcal. Cela se voit à qui est incarcéré, pourquoi, où, pour combien de temps et, comme je le montrerai plus loin, comment l'incarcération doit être vécue.

En 2008, le système judiciaire états-unien avait « autorité légale » sur plus de 1,6 millions de prisonniers. Aux Etats-Unis, la population carcérale était constituée de 93 % d'hommes, et le taux d'incarcération des hommes y était 15 fois supérieur à celui des femmes. La population carcérale masculine se composait de 34% de Blancs, de 38 % de Noirs et de 20% d'Hispaniques. La catégorie 25-29 ans représentait le plus grand groupe de détenus de sexe masculin (17,2%). Depuis 2000, le nombre de personnes incarcérées a diminué, mais cette tendance est inégalement représentée dans les différents Etats, ce qui reflète leur degré de conservatisme, New York étant en tête de la chute du nombre de détenus (en baisse de 3,6% en 2008), et la Pennsylvanie menant la hausse (une augmentation de 9,1% en 2008). La baisse globale est attribuable à une diminution du nombre de Noirs emprisonnés depuis 2000. Néanmoins, le taux d'incarcération des hommes noirs est 6,5 fois plus élevé que celui des hommes blancs (Sabo *et al.*, 2010).

Il faut noter que certains auteurs (par ex. Davis, 2001 ; Wacquant, 2002 ; Mendieta, 2004; Shabazz, 2010) ont soutenu que les prisons, en tant que moyens de ségréger spatialement les hommes, ne sont que la partie émergée d'un système d'incarcération bien plus vaste, à partir de laquelle les normes et valeurs d'une masculinité hégémonique deviennent visibles. Shabazz (2010) a soutenu qu'avant leur emprisonnement, bien des hommes ont souffert de l'injustice spatiale du fait de leur classe, de leur sexualité et, très souvent, de leur race. En s'appuyant sur l'exemple des maisons Robert Taylor à Chicago (et des lotissements miniers en Afrique du Sud), il écrit que « les formes carcérales organisent la vie et le travail de beaucoup d'hommes noirs pauvres et appartenant à la classe ouvrière aux Etats-Unis » (p. 277), ce qui aboutit à des « subjectivités prisonifiées » (p. 277) et à les préparer à la vie en prison. Shabazz affirme que « sans pouvoir réel ou abstrait [...] ces hommes apprennent à négocier leur relation avec ce monde en adoptant des masculinités de prison » (2010 : 285).

A une échelle géographique plus large, les hommes sont donc plus susceptibles que les femmes d'être exclus spatialement (et certains hommes plus que d'autres). Toutefois on ne peut tenir les espaces pénitentiaires pour des espaces homogènes où les idées de justice se traduiraient par les mêmes moyens de contrôle et de peine pour tous les prisonniers. Le système pénitentiaire états-unien est structuré en niveaux qui vont de 1 à 6². Les détenus aux niveaux inférieurs ont plus de privilèges et de liberté de mouvement que les détenus aux niveaux supérieurs (voir appendice 1 pour un tableau d'ensemble du système des niveaux). En faisant montre de bonne conduite, les détenus peuvent obtenir des autorités pénitentiaires des « bons points » qui leur permettront d'accéder à une unité de sécurité de niveau inférieur. A l'intérieur de chaque niveau, il y a aussi des moyens de se distinguer (voir aussi Karp, 2010). Certains détenus peuvent entretenir de bonnes relations avec les gardiens, ou bien savent comment circonvenir les

¹ « l'ensemble de pratiques (donc pas seulement les attentes quant à un rôle ou l'identité) qui permettaient à la domination masculine sur les femmes de se perpétuer. »

² Il est à noter que toutes les prisons ne comprennent pas tous les niveaux. Les détenus sont classifiés à leur arrivée dans l'un de ce niveaux en fonction d'un système d'attribution de points, qui prend en compte le crime commis, le fait qu'ils soient ou non récidivistes, selon ce qu'on sait de leur conduite antérieure ou de leur appartenance à un gang.

espaces de contrôle et acquérir ainsi des privilèges plus aisément que d'autres (van Hoven and Sibley, 2008). Phillips (2001) affirme que « les privilèges ressortent comme de puissants symboles pour la reconstitution de leur autonomie et de leur statut social. Des modes d'organisation sociale se construisent autour de ces biens et services limités » (p. 15). A l'échelle micro, parmi et entre les prisonniers, l'injustice spatiale est mise en œuvre et s'emploie pour avoir et garder le pouvoir (voir aussi Owen, 1985).

Dans l'introduction, on a suggéré que le système des prisons implique différents niveaux d'injustice spatiale. En plus d'une dimension spatiale, l'injustice a, entre autres, un sexe, une classe et une race. Divers auteurs ont établi un lien supplémentaire à la (re)production d'une masculinité hégémonique ; selon eux, les ressources à la disposition des hommes (blancs, de classe moyenne, instruits) pour réaliser une masculinité hégémonique ne sont pas également disponibles pour tous les hommes. Messerschmidt (1993), par exemple, a déclaré que le crime (et l'emprisonnement) peuvent devenir une ressource pour accomplir sa masculinité, pour « affirmer son genre » (Seymour, 2003). Pourtant, différentes interactions, structures et pratiques sociales (voir Connell, 2000) produisent des identités sexuelles différentes. Ce sont exactement ces interactions, ces structures et ces pratiques qui constituent le contexte pour l'étude présente de la production des masculinités à l'échelle micro. Elle se nourrit de données rassemblées dans le contexte d'une étude plus vaste portant sur les expériences quotidiennes faites par les prisonniers à la Central New Mexico Correctional Facility (CNMCF), niveau 2. La masculinité y est apparue comme un thème spontanément abordé et discuté par les prisonniers. Cet article est composé de trois parties. Dans la première, il s'agira d'analyser les structures en fournissant un bref aperçu d'analyses (foucaaldiennes) des prisons comme espaces de surveillance et de limitations, mais en insérant des travaux plus récents qui montrent comment les prisons comprennent des espaces, tant matériels qu'imaginaires, qui échappent à la vue et aux réglementations du régime, et dont les prisonniers se servent pour exercer une liberté d'action. Ensuite, on abordera les questions de prisons et de masculinités. Pour finir, on élaborera, à partir d'extraits des entretiens, les différentes positions que les détenus prennent quand ils parlent de masculinité.

Prisons, structure et agentivité

Bien des études sur les prisons partent du livre de Foucault *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1979) comme d'un contexte pour leurs analyses. Dans cet examen historique des prisons, Foucault décrit les prisons, ainsi que les asiles et les hospices, comme des moyens de créer une société moderne. Les philosophes des Lumières ont suscité un intérêt pour les aspects humanitaires de la peine (remplaçant de plus en plus les peines publiques et corporelles) (Ignatieff, 1981). L'organisation et l'utilisation de l'espace dans l'application de la peine joue un rôle important dans les premières conceptions de la prison en *panopticon*, comme celle de Bentham (et des lectures que Foucault en a faites) où un prisonnier est sujet à l'œil de l'institution, un œil toujours ouvert et qui voit tout. L'analyse faite par Goffman (1961) des institutions « totales » montre comment sont régulés l'espace et le temps pour atteindre des buts organisationnels. L'organisation de l'espace et du temps engage tous les aspects de la vie ayant lieu au même endroit et sous la même autorité, les activités journalières sont conduites en présence d'autrui, et toute activité est hautement codifiée et supervisée. Dans le cas des prisons, l'emploi du temps quotidien est centré sur le compte des prisonniers, les repas, le travail et le divertissement, peut-être la distribution de médicaments, et la cellule. Ces moyens ou ces rituels

pour structurer la vie quotidienne des prisonniers servent aussi à souligner la position subalterne des détenus et entendent imposer l'obéissance (Leger et Stratton, 1977)³.

Les interprétations que Foucault a données de la prison, et dans une certaine mesure aussi celles de Goffman, insistent sur le poids des structures par rapport aux capacités d'action des sujets, en négligeant le caractère social de ceux qui sont objets de la surveillance. Néanmoins, des travaux ultérieurs sur l'adaptation des prisonniers reconnaissent de plus en plus l'importance des situations personnelles et des agents (Irwin et Cressey, 1962⁴; Toch, 1985; Cao, Zhao et Vandine, 1997; Paterline et Petersen, 1999)⁵. Bien qu'ils n'emploient pas le terme d'agent, Paterline et Petersen (1999) proposent un « modèle intégré » où ils incluent le monde intérieur des prisonniers en prenant en considération les relations non-criminelles à l'extérieur de la prison ainsi qu'une multitude de rapports à soi et d'identités que les prisonniers peuvent soupeser de différentes façons selon les rencontres et situations spécifiques. Paterline et Petersen suggèrent également que les prisonniers ont une gamme d'identités parmi lesquelles ils peuvent choisir en fonction de différents contextes et situations. Cela concorde avec d'autres auteurs qui soutiennent que les prisonniers peuvent aussi *feindre* l'obéissance. Vaz et Bruno (2003) affirment que leur « docilité ne serait qu'apparente, un masque qu'ils portent aussi longtemps qu'ils sont sous observation. [Ils] intérioriseraient l'œil du pouvoir mais ne s'identifieraient pas à ses valeurs » (p. 276) (voir aussi Simon, 2005).

En géographie aussi, des travaux existent sur les espaces, les relations sociales et l'agentivité exercée au sein de la prison. L'étude faite par Dirsuweit (1999) sur une prison de femmes en Afrique du Sud a montré clairement la résistance et la subversion qui président au commerce des drogues et de la nourriture, à la recherche de partenaires sexuels et à la prostitution, mais aussi les tentatives, chez les prisonniers, de se créer un sentiment d'être « à la maison » en se servant de tout matériau qu'ils ont sous la main pour marquer l'espace comme personnel et, dans une certaine mesure, privé. L'étude plus récente que Baer [2005] a menée sur des institutions pour jeunes délinquants au Royaume-Uni explique comment des détenus ont pu se servir des objets de consommation courante, comme des bouteilles de shampoing, pour personnaliser l'espace de la prison et atténuer son effet aliénant (voir aussi Anita Wilson [2004] pour des travaux très riches sur la transformation personnelle des espaces carcéraux, ainsi que Baer and Ravneberg [2008]). Ces travaux mettent encore davantage en question l'efficacité de la prison à produire des « corps dociles »⁶.

Hommes en prison

Aujourd'hui s'est développé un corps impressionnant de travaux sur les espaces des masculinités, portant sur la pertinence du lieu dans leurs négociations et sur le sens qu'il y a à inclure les voix des hommes marginalisés dans les théories des masculinités (voir, par ex. Barker, 2005; van Hoven et Hörschelmann, 2005; Aitken, 2006; Bandyopadhyay, 2006; Hopkins, 2006; Nayak, 2006; Leyshon et Brace, 2007). Dans le contexte des études citées plus haut, il faut noter

³ Il y a des moyens supplémentaires d'obtenir l'obéissance comme, par exemple, les diverses procédures et le "déshabillage" que les détenus subissent à l'entrée, le remplacement des effets personnels par des tenues institutionnelles, l'assignation d'un numéro à chaque prisonnier, ainsi qu'un système de pénalités et de récompenses.

⁴ Voir aussi la critique de Roebuck (1962).

⁵ Le modèle d'importation (Cao, Zhao et Vandine, 1997), développé en réponse au modèle de privation, considère principalement l'arrière-plan criminel des prisonniers à l'extérieur de la prison. Le modèle situationnel est plus dynamique et inclut les relations à l'intérieur de la prison, c'est à dire le positionnement des détenus par rapport à l'organisation et au personnel (ainsi qu'aux officiers correctionnels).

⁶ Mais voir aussi les recherches ethnographiques, comme le travail de Wahidin avec des détenus plus âgés (Wahidin, 2006) qui démontre la portée explicative de la théorie de Foucault.

que les travaux sur les hommes dans les prisons sont apparus nettement plus tôt, dès les années 1940. Ce sont des sociologues, comme Clemmer (1940), Jacobs (1977) et Sykes (1958) qui ont mené les études importantes. Le célèbre *A society of captives* de Gresham Sykes (1958), par exemple, donne des aperçus éclairants sur la relation entre le milieu, le comportement et la construction de la masculinité. Sykes explique le comportement d'un prisonnier, en particulier la violence, comme résultant d'un trauma psychologique vécu à travers le milieu même de la prison et la perte de liberté⁷. Il interprète la formation d'une sous-culture carcérale comme un moyen de compenser les privations et de défendre sa propre personne.

Bien que des travaux plus récents sur les prisonniers et les masculinités aient commencé à voir celles-ci d'une façon plus relationnelle (ce qui s'accorde avec les changements advenus dans les écrits sur l'adaptation des détenus), le travail de Gresham Sykes trouve encore un écho dans des études récentes sur la prison and les masculinités (voir, par exemple, Phillips, 2001; Sabo *et al.*, 2001; Hua-Fu, 2005; Karp, 2010). Comme d'autres, Sykes souligne l'importance du code de la prison dans la vie quotidienne des prisonniers. Ce code fait avant tout de l'homme un être insensible et dur à cuire. La préoccupation principale des prisonniers est donc de trouver un moyen d'être, de devenir ou de rester masculins. La présence d'une variété de masculinités (subalternes) aboutit à établir une hiérarchie chez les détenus. Du point de vue de Sykes en 1958, les rapports hétérosexuels étaient le critère décisif pour se qualifier comme mâle dans la société. Dans le milieu homosocial de la prison, il importait de trouver une autre façon de s'affirmer comme homme et d'asseoir sa dominance. Contrairement à l'homme de la rue, ceux qui étaient en prison devaient se reposer exclusivement et excessivement sur ces moyens alternatifs, contribuant à un contexte où la virilité se jugeait aux « attributs de sexualité plutôt qu'à la sexualité elle-même » (p. 98). Par conséquent, certaines attitudes n'étaient pas acceptables, car considérées comme dénotant la faiblesse et/ou manquant de retenue, comme de s'attaquer aux faibles ou de donner des faveurs sexuelles en échange d'un gain personnel.

Depuis 1958, l'évolution du système pénitentiaire a provoqué des changements dans la sous-culture des détenus. Paterline et Petersen (1999) indiquent une augmentation des détenus à l'intérieur des cinq groupes suivants : les malades mentaux, les toxicomanes et les alcooliques, les jeunes délinquants, les « condamnés à vie », et les membres d'un gang. De bien des manières, la vie en prison a perdu quelques-unes de ses structures claires et ordonnées, y compris une division nette entre les prisonniers et l'organisation de la prison. Hunt *et al.* (1993) rapportent largement ces incertitudes croissantes dans les vies des prisonniers aux tentatives faites par le système pénitentiaire de contrôler les gangs à l'intérieur, comme d'« utiliser des informateurs confidentiels », d'isoler les membres d'un gang dans différents bâtiments et prisons, d'intercepter les communications de gang, de monter des équipes spéciales pour surveiller et traquer les gangs, d'enfermer leurs chefs dans des prisons de haute sécurité et de « boucler » des institutions entières (p. 400). Même si les relations des détenus tournent autour de la cohésion du groupe et l'exploitation des individus, la solidarité entre eux a considérablement diminué (Cordelia, 1983). Maintenant, les relations entre détenus constituent un problème-clé pour s'adapter à la vie derrière les barreaux (voir aussi van Hoven et Sibley, 2008; Sibley et van Hoven, 2009). L'attribution de loyautés et les codes comportementaux est devenue plus floue. Dans ce contexte, la « construction culturelle de la virilité », pour emprunter la terminologie de Phillips (2001), est devenue plus différenciée, plus flexible également. Il convient donc de repenser les identités des prisonniers et, comme l'énoncent Wetherell and Edley (1999), de « comprendre les réalités au fond des stratégies masculines pour assurer leur

⁷ Plus récemment, de tels arguments sont toujours soutenus comme dans les travaux de Carrabine et Longhurst (1998) qui ont énoncé que les styles de gestion militaire des prisons contribuent aux manifestations de « masculinité excessive ». Les contraintes spatiales rencontrées et les stratégies de « survie » quotidiennes produisent « un genre de masculinité qui perpétue le crime, la violence et d'autres conduites destructives » (Fraleay, 2002 : p.86).

identité de mâles » (p. 74). Renvoyant au « monde libre » plutôt qu'à la prison, Wetherell et Edley suggèrent que « l'identification relève des procédés mis en action par lesquels les hommes vivent/parlent/font de la masculinité et [...] ces procédés sont intensément locaux (accomplis en situation) et globaux (dépendants de conditions d'intelligibilité plus larges) » (p. 353). Puisque leur pensée de la masculinité en action s'accorde avec l'analyse de nos données, je vais la présenter plus en détail.

Les psychologues sociaux Margaret Wetherell et Nigel Edley (1999) exposent comment les hommes s'approprient la masculinité hégémonique dans leurs vies quotidiennes⁸. Plus spécifiquement, ils traitent des normes transmises et appliquées par des hommes dans des situations différentes : quand les hommes cherchent-ils à se conformer à leurs idéaux de masculinité et quand y résistent-ils ? L'analyse aboutit à dégager trois positions générales que les hommes semblent prendre en parlant de masculinité : la position héroïque, la position ordinaire et la position rebelle. Au contraire des « rôles d'argot » proposés par Sykes, les trois positions générales peuvent être prises par les mêmes hommes dans différentes situations. La position ordinaire décrit des situations où les hommes embrassent des idées conventionnelles et des pratiques sociales de masculinité pour tenter d'incarner la masculinité hégémonique. La position rebelle définit des événements où les hommes se distinguent de cette position imaginaire d'une masculinité héroïque en la qualifiant de macho et en se positionnant eux-mêmes comme des hommes au contraire quelconques. Des répondants rapportent aussi des révoltes marquées par des activités qu'ils considèrent inhabituelles pour leur sexe mais qu'ils embrassent comme l'un des nombreux côtés de leur être-un-homme. Dans le contexte des prisons, la position héroïque a été reconnue, par exemple par Whitehead (2005) qui note que le « Héros peut être vu comme installant un standard de masculinité qui surplombe les divisions sociales entre hommes [...] la revendication d'un homme à la masculinité ne dépend pas de son positionnement social, culturel ou racial, mais plutôt de sa capacité à montrer un courage transcendantal » (p. 413). Dans des contextes où d'autres aspects de l'identité sont moins pertinents que d'être soi-même un homme, la tension entre l'idéal masculin imaginé et la réalité vécue provoque une angoisse au niveau relationnel et ontologique : un homme « peut à la fois avoir peur et avoir peur d'être incapable de transcender sa peur, de montrer du sang-froid », ou bien, dans une formulation plus proche de notre recherche, d'avoir du « cran ». Le reste de notre article traitera des diverses manières par lesquelles les prisonniers exécutent, interprètent et réinterprètent la masculinité dans les conditions de vie d'une prison de sécurité minimale au Nouveau-Mexique.

Etude de cas au Nouveau Mexique

Collecte des données.

Les répondants pour les entretiens ont été sélectionnés avec l'aide des travailleurs sociaux des prisons. On les a choisis venus d'une prison à sécurité minimale pour plusieurs raisons, la plus importante étant leur bonne volonté et leur capacité à coopérer, ainsi que l'absence de risque pour le chercheur (femme). L'échantillon comprenait 21 hommes dont le plus jeune avait 24 ans et le plus vieux 59. La majorité des répondants (11) étaient Hispaniques, 5 des Anglo-blancs, 4 des Américains-Africains, et 1 Autochtone Américain. La majorité des répondants avaient déjà connu la prison depuis leur adolescence, 6 d'entre eux y entraient pour la première fois. La moitié purgeait une peine de 5 à 10 ans, 4 une peine de plus de 10 ans. Trois répondants déclarèrent avoir une forme d'affiliation à un gang.

⁸ Dans une « mise au point » récente, Connell (avec Messerschmidt, 2005) reconnaît que les travaux de Wetherell et Edley font avancer la façon dont on a jusqu'ici conceptualisé la masculinité hégémonique.

Pendant ces entretiens approfondis, voici les sujets qui furent traités : l'arrière-plan personnel/familial/criminel (en fonction des informations que le prisonnier fournissait volontairement) ; les premières impressions de la prison ; la routine journalière des prisonniers ; leur bien-être physique, mental et matériel ; la nature et la qualité des contacts avec les autres prisonniers, le personnel de la prison et la famille ; les règles et les règlements en prison ; enfin, l'opinion que les prisonniers avaient d'eux-mêmes au moment de l'entretien. Il faut bien remarquer que les entretiens ont été fortement influencés par les sujets privilégiés par les détenus *eux-mêmes*. Pas de questions préliminaires sur la sexualité et l'identité sexuelle ; à la place, la masculinité a été abordée dans le contexte des thèmes ci-dessus. Outre que le projet portait sur les géographies quotidiennes en général, il y avait d'autres raisons : les répondants étaient « assignés » au chercheur par des travailleurs sociaux plutôt que sollicités après une présence prolongée dans la prison (comme observateur). Il y avait peu d'occasions d'établir un rapport de confiance avec les prisonniers avant l'entretien, et le chercheur ne pouvait se faire sa propre idée sur la personnalité du répondant. Par conséquent, le chercheur sentait qu'il lui fallait s'en remettre au contenu et à la « charge émotive » de l'entretien. Cela s'accorde avec la perception d'autres auteurs travaillant sur les masculinités en prison. Davidson (2007), par exemple, note : « parler à différents hommes de, mettons, leur musique favorite, très probablement ne créerait pas la même somme d'angoisse, de nervosité, de fierté, de honte, de colère, de vantardise, de faveurs et de douleurs qui peuvent apparaître quand on parle de masculinité » (p. 379). Sabo *et al.* (2001) écrivent aussi que « la prison est un monde ultra-masculin où personne ne parle de masculinité » (p. 3). Malgré ces réserves, les entretiens recèlent une mine de déclarations sur les différentes manières qu'ont les hommes de percevoir et de réaliser leurs masculinités.

Masculinité dans une prison à sécurité minimale au Nouveau Mexique

Il n'est pas difficile de discerner la position héroïque des prisonniers (Wetherell et Edley, 1999) dans leurs propos. L'analyse des histoires qu'ils racontent fait apparaître à quel point elle est associée à des époques spécifiques (le passé), à des situations (« des initiations », par exemple) et à des lieux (des niveaux de sécurité supérieurs ou certains pénitenciers).

Positions héroïques

Les citations ci-dessous décrivent les obstacles rencontrés qui ont aidé le répondant à établir sa position de mâle fort. Les répondants se décrivent eux-mêmes comme maîtres de la situation, à la hauteur du défi qu'elle leur oppose.

George B. (44 ans, Anglo-blanc) l'explique :

« Quand tu rentrais à Santa Fe Main, à l'époque fallait t'occuper de tes oignons, tirer ta peine... Fallait y entrer et fallait te battre... Que tu perdes ou gagnes, ça fait pas de différence. Si t'avais à les poignarder, tu les poignardais, si t'avais à les tuer, tu les tuais, c'est égal... Dans le système des années 70 et 80, c'étaient des rapaces, tu sais, ils se jetaient sur les faibles... C'était un système très violent [...] Mais si tu n'avais pas de courage, ou si tu ne voulais pas te battre, ils te volaient tes affaires, ou ils te violaient ou je sais pas quoi, te frappaient à mort et t'avais plus qu'à aller à l'infirmerie... pour le reste de tes jours. Plein de gens avaient la trouille, ils avaient peur de mourir. Moi aussi. J'avais peur de mourir mais je n'allais pas me laisser faire, alors je me suis battu. Jusqu'à ce que je me sois fait respecter. »

George B. rappelle ses expériences de jeune prisonnier à une époque où le système était différent, avant que la politique n'ait exigé la séparation des chefs de gang (voir ci-dessus). Il commence par dire qu'il « fallait se battre » pour se distinguer des prisonniers faibles qui, par définition, constituaient les proies toutes désignées. C'était un système où les identités se formaient par l'institution de contraires, selon les lignes de non-protection et non-faiblesse utilisant les ressources disponibles : violence, domination sexuelle et accumulation de biens.

Néanmoins, George rappelle aussi que la violence était pratiquée comme un moyen de survie et ne constituait pas une « disposition naturelle » du prisonnier. Il déclare que, bien qu'il ait réussi à adopter les caractéristiques requises, il a aussi éprouvé de la peur et de l'incertitude.

Raul (47 ans, Hispanique) se rappelle des expériences similaires où, en tant que nouveau prisonnier, il avait été soumis aux mêmes épreuves, mais il indique aussi qu'elles appartenaient à une époque et à un régime révolus. Voici ce qu'il dit :

« A l'époque vous aviez 160 personnes sur 1 seul bloc, il y avait beaucoup de violence et pas n'importe qui pouvait marcher droit, on était mis à l'épreuve. [...] Moi personnellement, j'étais dans une prison de type A en [19]99. [...] Il n'a pas fallu longtemps pour que quelqu'un vienne me voir et me dise 'Eh, t'es Untel ?' J'ai dit 'Ouais'. Eh ben j'en ai entendu des belles sur toi. Alors prends ta lame et je te prends dans la cour après dîner. [...] Ben, je connais pas ce type, il est tatoué de la tête aux pieds. [...] J'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire. Mais ça m'a donné ce sentiment de 'Ouah, où ce que je suis, où est-ce que je me suis fourré ?' Mais je savais que de toute façon j'allais avoir à gérer ça ou à la fermer. La fermer, tirer ma peine et passer 5 années au mitard, c'est pas un choix possible pour moi. Alors j'ai glissé une lame et attendu l'heure du dîner. Quand on arrive à la cour on passe une grille et une fois qu'on a passé cette grille y verrouillent la porte. Ouais, t'es dans la cour et y'a pas moyen d'en sortir. [...] Le type que j'avais à affronter se tenait là, il m'attendait avec des amis à lui. Je me suis approché d'eux et je leur ai demandé quel était le problème [...] parce qu'il avait intérêt à être sérieux pour y laisser ma peau. [...] Je les ai écoutés, et je me suis dit, peu importe ce qui va arriver, aujourd'hui j'en emmène un avec moi. [...] Ils étaient 5 ou 6 alors ils allaient me défoncer mais j'en emmènerais un avec moi. Quand ils ont vu que je voulais aller jusqu'au bout, ils se sont avancés et m'ont dit : On voulait juste te tester, voir le genre d'homme que tu es, si tu as du cran. Et t'en as, pour sûr, t'es venu tout seul. Alors ça a brisé la glace et j'ai été respecté pour le reste de mon temps. »

Les souvenirs de Raul révèlent quelques aspects plus intéressants. Il est mis à l'épreuve par un prisonnier « tatoué des pieds à la tête » mais ne reconnaît pas immédiatement l'autorité qui accompagne les marqueurs corporels ; les actes qu'on lui demande de faire ne constituent pas une partie de l'identité qu'il s'est assignée lui-même. Au lieu de répondre directement par la (préparation à la) violence, Raul considère quelles options il a et quels résultats différentes actions produiront. Il en conclut qu'il lui faut affronter celui qui le défie, principalement pour établir un sentiment de stabilité pour le reste du temps qu'il aura à passer en prison. Bien que ce que raconte Raul soit représentatif d'une position héroïque, il y a aussi des nuances dans son récit.

Il faut noter que l'emploi par les répondants d'exemples tirés du passé et de lieux différents a certaines implications quant à la façon dont ils ont pu percevoir et dont ils perçoivent présentement leur masculinité. A la lumière des extraits cités, il apparaît qu'ils sentent bien qu'ils n'avaient rien à perdre en prenant l'attitude décrite, et, en fait, qu'ils avaient besoin de la prendre pour créer et protéger les frontières destinées à les protéger à l'avenir de tout dommage corporel. Comparé aux niveaux moyens ou maximum de sécurité, le niveau minimum où ils étaient pendant les entretiens pose un contexte plutôt différent pour réaliser sa masculinité. Enfin, lorsqu'on les place dans le contexte de tout l'entretien, les positions héroïques évoquent un rite de passage, des souvenirs de jeunesse et la conviction d'avoir mûri depuis, et peut-être de n'avoir plus besoin de ladite attitude pour protéger leurs frontières et leurs corps. George A. (24 ans, Noir) l'explique :

« De nos jours, ça ne pose pas de problème de traîner avec quelqu'un d'une autre race. Au niveau 3, la ségrégation continue plus ou moins. Plus au niveau 2. Quand on est au niveau 2, on se prépare à rentrer chez soi. Chaque détenu le sait, il lui reste peu de temps à tirer. Alors on ne va pas chercher de gros ennuis. »

Positions ordinaires

Dans leur analyse, Wetherell et Edley ont présenté comme des « positions ordinaires » ces situations où les répondants se décrivent eux-mêmes comme des gens « normaux », « modérés » ou « moyens ». Identifier une position ordinaire en employant la même définition dans le contexte de la prison n'est pourtant pas si simple. La société a déjà étiqueté les prisonniers comme des personnes anormales, indésirables et abjectes. Aux yeux de la société, une conduite « normale » en prison serait excessive et destructive. Que peut-on alors considérer comme « position ordinaire » dans le contexte de la prison et du point de vue des prisonniers ? Comme on l'a noté plus haut, on a ordinairement associé les positions héroïques aux régimes passés ou à des niveaux de haute sécurité. Les détenus au niveau 2 de CNMCF se positionnent d'eux-mêmes en opposition à la conduite excessive des jeunes prisonniers, qu'ils caricaturent presque, ce qui les aide en retour à se voir eux-mêmes comme « normaux ». Anthony (45 ans, Mexicain) illustre bien ce point :

« Ces jeunes gosses, y s'en fichent [...]. La mentalité qu'ils ont, ils se font tatouer, toujours à faire de l'exercice et prendre des forces, voir qui est le plus dur... macho, tu sais ce que c'est, un macho... à frimer, 'J'suis le meilleur', 'J'suis un gros dur'. J'étais comme ça. Quand j'étais jeune. »

Pour beaucoup de prisonniers, l'hétérosexualité est un moyen important d'établir la normalité. Néanmoins, les entretiens ne révèlent pas de réponse universelle et violente à l'homosexualité. Gary (42 ans, Irlandais), par exemple, parle de son compagnon de cellule (Mexicain) qu'il a toléré aussi longtemps que ses activités sexuelles restaient hors de sa vue et hors de son espace personnel.

Gary : « Je leur ai dit, aussi longtemps que tu ne ramènes pas ça ici, j'ai pas de problème. Tu fais ton truc et je fais le mien et ça ira comme ça. Mais alors ils étaient à deux au matin – s'est trouvé qu'ils étaient assis à côté de mon lit à faire leur truc. »

Question : « Trop près? ».

Gary : « Beaucoup trop près. J'en avais la chair de poule. »

Bien que la stratégie initiale de Gary ait consisté à pratiquer l'évitement, il finit par en parler aux autres prisonniers, ce qui aboutit à des rumeurs et à des échanges d'injures.

Gary : « Ils étaient à les traiter de pédés et tout ce que vous pouvez imaginer, y se faisaient traiter de tous les noms ».

Dans ce cas particulier, l'identité mexicaine de son compagnon de cellule lui procurait un statut supérieur à celui d'homosexuel, ce qui impliquait un soutien inconditionnel de la part des prisonniers mexicains. Suite à quoi Gary a été attaqué par surprise avec de l'eau chaude salée jetée à la figure, ce qui lui a laissé des marques de brûlure.

Pourtant, la plupart des prisonniers ont concédé que ce qui caractérisait leurs vies actuelles, c'était juste de vouloir s'en sortir, d'adopter un profil bas et de purger leur peine sans s'attirer d'ennuis. Non que ce soient des prisonniers modèles ; au contraire, ils choisissent soigneusement le genre de conduite transgressive qu'ils adoptent dans tel contexte et à tel moment. Parfois, il leur faut faire quelque chose contre les règles pour être « normaux ». Raul (47 ans, Hispanique), par exemple, noue des contacts avec les prisonniers qui ont les moyens et les relations pour l'aider à se faire une existence tranquille, le plus souvent séparée des autres détenus.

Raul : « Tu demandes juste : 'A qui tu as besoin de parler, qui fait la pluie et le beau temps ici ?' La première fois que je suis arrivé ici, il y avait un type d'un gang. Il travaillait ici avec le personnel et tout, il faisait la pluie et le beau temps. [...] J'ai été le voir et je lui ai dit que j'avais de l'argent [...] alors trouve-moi un boulot où personne viendra me déranger, lave-moi mes affaires, donne-moi tout ce qu'il me faut pour avoir un coin pépère [...] et laisse-moi tirer ma peine. [...] Laisse-moi réfléchir aux choses que j'ai besoin de faire, parler à ma famille, écrire mes lettres, regarder la télé et tirer ma peine. J'ai commis un crime, maintenant je tire ma peine. Laisse-moi faire ça et je te débarrasserai le plancher. »

Raul démontre que certains hommes sont capables de se positionner comme ordinaires parce qu'ils ont les moyens d'éviter la violence pour déterminer leur propre identité.

George B. (44 ans, Anglo-blanc) donne un autre exemple de normalité s'agissant du monde extérieur en relation à son travail. Il dit :

« Je travaille dans l'équipe des services ; je fais le plus dur boulot, arracher les mauvaises herbes, couper les bûches, tu sais, tout ce qu'il faut faire d'ici à là-bas de l'autre côté de la rue. Partout vraiment, y faut garder cet endroit en ordre. [...] Chaque jour on fait toujours quelque chose. Tout ce qu'y a à faire. Même la nuit parfois. [...] C'est un bon boulot, mais c'est du travail pénible, c'est vraiment dur. C'est tout bénéfique pour moi, c'est pour ça que je le fais. [...] J'ai travaillé toute ma vie, j'ai jamais été sans boulot. J'aime travailler. Alors, après toutes ces années, quand je finirai par sortir, j'veux pouvoir travailler. Pas comme ces types ici qu'ont pas l'habitude de travailler. J'vais travailler et j'vais avoir un boulot. C'est tout bénéf pour moi. »

Encore une fois, dans cet exemple, ce sont certaines ressources qui sont utilisées. George utilise des ressources similaires à celles de bien des hommes dans le monde libre : le travail pénible. De plus, il voit son travail comme un lien entre son passé et son avenir à la sortie de prison, et déclare qu'il a besoin d'entretenir ses capacités à travailler pour pouvoir avoir accès à un emploi salarié, lequel à son tour permet de pouvoir contribuer aux dépenses de sa famille, s'acheter des biens de consommation qui lui apporteront un statut, etc. La citation suggère que les prisonniers n'arrêtent pas de réinterpréter leur conduite comme ordinaire, soit dans le contexte et selon les critères de la prison, soit selon ceux du monde extérieur.

Positions rebelles

Dans l'étude de Wetherell et Edley, les hommes qui prennent des positions rebelles décrivent des situations où ils se montrent non-conventionnels. Les répondants insistent que se sentir masculins signifie simplement être eux-mêmes, ce qui implique un rejet des masculinités machistes et pourrait inclure « des activités inhabituelles pour [leur] sexe telles que la couture ou la cuisine » (Wetherell et Edley, 1999 : p. 347), tout comme de se constituer en principal soutien de famille. J'ai déjà indiqué plus haut comment les répondants réinterprétaient leur conduite pour se conformer à la situation particulière décrite dans l'entretien. En conséquence, quelques citations faites plus haut pourraient faire ici l'objet d'une discussion. Par exemple, George B. souligne que d'autres prisonniers ne voient pas d'intérêt à travailler, les dépeignant ainsi en prisonniers « normaux ». Il sent que le travail va l'aider à être « normal » selon les critères du monde extérieur. Mais, dans le contexte de la prison, c'est lui qu'on peut considérer comme rebelle. En fait, George B. fournit d'autres exemples de notions contestées de ce qui est « normal ». Il décrit ses relations avec quelques officiers correctionnels (OC) comme cordiales et note qu'à présent et au niveau 2, de telles relations sont acceptables mais que dans le passé, elles auraient enfreint le code des prisonniers.

« Il y a des OC ici que si on en venait là j'irais défendre leur vie... celui pour qui je travaille, il prend sa retraite cette année, à la fin de cette année. Il n'y a rien que je ne ferais pas pour cet homme. Parce qu'il n'a que du respect pour nous, il nous aiderait de toutes les manières qu'il pourrait. Il y a, je veux dire cet homme, je ne le vois pas comme un OC, c'est le patron, nous travaillons avec lui, j'ai travaillé avec lui pendant des années et il a gagné notre respect. Si un de ces types essayait de sauter sur lui ou de lui faire mal, je serais là à l'aider. Je ne l'aurais pas fait dans le temps, mais je le ferais maintenant. »

Le discours de George franchit ici la frontière « eux-nous » qu'il y avait encore quand il a commencé à travailler. Il met en valeur le respect comme une caractéristique-clé de ses relations avec l'officier, quelque chose qui aurait été, par définition, possible à accorder seulement à ses compagnons de prison dans le passé. Il semble ici que les frontières entre certains groupes se brouillent mais peut-être aussi celle entre l'institution et le monde extérieur.

Il y a d'autres exemples dans les entretiens qui reviennent à inclure davantage de « traits féminins » comme des éléments de l'ego masculin. George B. se décrit à faire de la couture, à dessiner et à fabriquer des articles décoratifs, mais il réinterprète cela comme un moyen de faire rentrer de l'argent pour l'envoyer à sa famille, ce qui à son tour l'aide à conforter sa position dans le monde extérieur de père « normal ». Il dit :

« C'est dur parce qu'y a des types qui n'ont pas les moyens ou l'argent pour [cuisiner]. Ils n'ont pas d'argent pour le faire. [...] Chaque jour je me fais du fric. Je me débrouille. Je fais plein de choses différentes, chaque chose que je vois, c'est de l'argent. Je peux me faire de l'argent sur des mauvaises herbes. Il y a plein de moyens de se faire de l'argent si on sait y faire. [...] Ben, maintenant c'est... j'ai un tas d'herbes juste ici, ha ha! Je trouverai des bouts de bois quelque part et j'en ferai une petite valise. Je vais prendre ces herbes et les pulvériser avec de la cire et les arranger à l'intérieur de la petite boîte et mettre du Plexiglas dessus ou autre chose. J'en tirerai bien 20 dollars. [...] Je la vendrai ici, un détenu me l'achètera 20 dollars pour donner à sa femme ou je sais pas, quelqu'un. Des choses comme ça. »

Anthony (45 ans, Mexicain) donne un aperçu sur son côté émotif, plus « féminin », bien qu'il déclare qu'il le tient caché des autres détenus. D'abord, Anthony assume les tâches féminines de l'organisation des banquets (service, nettoyage), puis il raconte comment il a été bouleversé à la vue d'enfants jouant à l'intérieur de la prison. Voici ce qu'il déclare :

« On a les banquets. On a de la nourriture mexicaine. [...] J'ai fait le service et j'ai débarrassé. C'était merveilleux. [...] Il est venu des familles, des enfants. Ils avaient une piñata, c'était super, j'ai adoré. C'était super de voir les gosses sourire, ils se sont tellement amusés. Tu sais, ça m'a fait pleurer, ça m'a fait penser à ma petite-fille. [...] C'était tellement bien pour les autres familles, voir leurs proches en prison et qu'ils vont bien et qu'ils rentreront à la maison bientôt. On s'est bien amusés, on était ensemble et on s'est amusés. On a pris des photos. [...] Ce qui a rendu le banquet si particulier pour moi, c'était de voir les gosses s'amuser, ça m'a fait pleurer. J'ai dû aller aux toilettes pour qu'ils me voient pas pleurer. Parce qu'ils étaient si heureux. »

Conclusion

Les éléments tirés des entretiens faits au Nouveau Mexique montrent avant tout que les hommes ne définissent pas leurs masculinités par la violence et une conduite déréglée, comme cela a pu être suggéré ailleurs, même s'il y a des parallèles au travail de Sykes quand les prisonniers ont assumé des rôles quasi d'argot. Les vieilles divisions entre les prisonniers et l'organisation sont moins strictes et la solidarité exprimée au sein du groupe de prisonniers a décliné (Hunt *et al.* 1993). Les détenus purgent leur peine et cherchent des alliances qui servent leurs besoins et leurs buts personnels. Ce faisant, ils s'appuient sur différents registres de masculinité.

De bien des manières, le cas du Nouveau Mexique corrobore les conclusions de Wetherell et Edley sur les opinions émises par les hommes au sujet de la masculinité. Cependant, Frosch *et al.* (2003) soutiennent que leurs travaux ne parviennent pas à expliquer *pourquoi* les hommes peuvent être « machos » ou des « hommes nouveaux ». Frosch *et al.* demandent : « Qu'est-ce qui produit le choix spécifique d'une place qu'un individu particulier fait parmi toutes les positions identitaires disponibles? » (p. 40). De plus, quels « besoins sont satisfaits [...] par la position assumée » (p. 52) ? Dans cette recherche, les ressources disponibles semblent jouer un rôle important dans l'adoption d'une position identitaire pendant l'entretien. La violence et l'association avec d'autres prisonniers se sont avérées des facteurs clés pour établir l'identité d'un prisonnier comme homme fort ou même dominant dans le passé (position héroïque). Mais les masculinités ne cessent de se négocier, de basculer et de changer sans cesse, selon, par exemple, la race ou le groupe d'âge auquel ils appartiennent. La séparation d'avec les autres prisonniers et l'accès à un revenu pour la faciliter, ou pour faire la jonction avec leurs vies à

l'extérieur de la prison ont été des facteurs importants pour établir la présente identité-à-soi (position ordinaire) des prisonniers.

Il faut répéter que, dans notre étude, le contexte organisationnel a joué un rôle important pour déterminer le genre de masculinité établie. Notre étude a été entreprise dans un établissement de sécurité minimum, ce qui signifie que l'encadrement de la prison considère ses détenus comme aptes à une réinsertion sociale dans un avenir proche. George A. (24 ans, Noir) déclare que ce n'est pas une « vraie prison » et Anthony (45 ans, Mexicain) souligne que cette prison est, relativement parlant, « le meilleur endroit pour tirer sa peine » parce que l'organisation de la prison repose davantage sur un pouvoir normatif que sur un pouvoir coercitif, ce qui implique moins de menaces de sanctions physiques par l'organisation (Etzioni, 1977). Les prisonniers dans le niveau de sécurité minimum ressentent peut-être un besoin moindre d'agir contre le système et manifestent plus de maîtrise dans leurs réponses à des situations critiques regardant d'autres détenus pour éviter des répercussions telles que l'isolement ou l'extension de leur durée de peine. Une recherche plus approfondie à des niveaux de sécurité différents jetterait certainement plus de lumière sur ce point.

On ne peut pas tenir les espaces de prison pour des espaces homogènes où les idées de justice se traduiraient par les mêmes moyens de surveillance et de châtiment pour tous les prisonniers. Les données de cette étude ont montré comment les idées institutionnelles de justice sont vécues de différentes manières en fonction des caractéristiques individuelles des prisonniers. Ceux qui ont des années d'expérience dans le système pénitentiaire, ceux qui sont plus âgés, ceux qui ont plus de revenus et ceux qui appartiennent à un groupe social dominant sont habituellement à même de trouver des manières d'alléger quelque peu l'expérience du châtiment. Parfois, cela se fait aux dépens d'autres prisonniers, par exemple quand on « achète » ou marchande le travail, les bonnes places dans la prison, ou encore d'autres services.

Nombre de prisonniers ont commencé à former activement leurs identités selon la manière dont ils croient qu'elles pourront réussir dans le monde libre, par exemple par le travail pénible ou en entretenant des relations à l'extérieur. Néanmoins, et malheureusement, il est probable qu'un bon nombre rencontreront une résistance dans leur tentative d'ébranler leur identité passée de prisonnier, ou bien qu'ils risquent de revenir à des conditions de vie non favorables et à des milieux socio-économiques qui les menacent de récidive ou même de suicide (voir, par exemple, Farrell et Marsden, 2008; Petersilia, 2003; Rosenfeld *et al.*, 2005). Pour ces prisonniers, avoir purgé leur peine, avoir « rendu » justice selon les critères de la société, ne fournit pas davantage d'accès aux ressources nécessaires pour s'établir ou se rétablir comme masculins. Ils continuent de manquer de pouvoir réel ou abstrait, et restent souvent parties intégrantes des paysages de l'incarcération (voir aussi Shabazz, 2010 dans la discussion ci-dessus).

A propos de l'auteur : Bettina VAN HOVEN, Faculty of Spatial Sciences, University of Groningen

Pour citer cet article : Bettina VAN HOVEN, « "On voulait juste voir le genre d'homme que tu es" : masculinités dans une prison du Nouveau-Mexique » [“ 'We were just testing what kind of man you are': negotiating masculinities in a New Mexico prison”, traduction : Muriel Froment-Meurice]

justice spatiale | spatial justice, n° 03 mars | march 2011, <http://www.jssj.org>

Références bibliographiques

AITKEN S.C., "Leading Men to Violence and Creating Spaces for their Emotions" *Gender, Place & Culture: A Journal of Feminist Geography*, Vol. 13, n° 5, 491-507, 2006.

BAER L., "Visual imprints on the prison landscape: a study of the decorations in prison cells", *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, Vol. 96, n° 2, 209-217, 2005.

- BAER L., RAVNEBERG Bodil**, "The outside and inside in Norwegian and English prisons", *Geografiska Annaler: Series B*, Vol. 90, n° 2, 205-216, 2005.
- BARKER G. T.**, *Dying to be men: Youth, masculinity and social exclusion*, London: Routledge, 2005.
- BANDYOPADHYAY M.**, "Competing masculinities in a prison", *Men and Masculinities*, Vol. 9, 186-203, 2006.
- CAO L., ZHAO J., VANDINE S.**, "Prison disciplinary tickets: a test of the deprivation and importation models", *Journal of Criminal Justice*, Vol. 25, 103-113, 1997.
- CARRABINE E., LONGHURST B.**, "Gender and Prison Organisation: Some Comments on Masculinities and Prison Management", *Howard Journal of Criminal Justice*, Vol. 37, 161-166, 1998.
- CLEMMER D.**, *The Prison Community*, Boston: Christopher Publishing House, 1940.
- COLLIER R.**, *Masculinities, Crime and Criminology: Men, Corporeality and the Criminal(ised) Body*, London and New York: Sage Publications, 1998.
- CONNELL R. W.**, *The men and the boys*, Berkeley: University of California Press, 2000.
- CONNELL R. W., MESSERSCHMIDT James W.**, "Hegemonic masculinity. Rethinking the concept", *Gender and Society*, Vol. 19, n° 6, 829-859, 2005.
- CORDELIA A.**, *The making of an inmate. Prison as a way of life*, Cambridge, MA: Schenkman Publishing Company, Inc, 1983.
- DAVIDSON K G.**, "Methodological instability and the disruption of masculinities", *Men and masculinities*, Vol. 9, 379-391, 2007.
- DAVIS A Y.**, "Race, gender, and prison history: from the convict lease system to the supermax prison", in *Prison Masculinities*, Donald Sabo, Terry A. Kupers and Willie Londen, 35-45, Philadelphia: Temple University Press, 2001.
- DIRSUWEIT T.**, "Carceral spaces in South Africa: a case study of institutional power, sexuality and transgression in a women's prison", *Geoforum*, Vol. 30, 71-83, 1999.
- ETZIONIA.**, "Power, goals, and organisational compliance structures", in *The Sociology of Corrections*, Robert G. Leger and John R. Stratton, New York: Wiley and Sons, 7-19, 1977.
- FARRELL M., MARSDEN J.**, "Acute risk of drug-related death among newly released prisoners in England and Wales", *Addiction*, Vol. 103, n° 2, 251-255, 2008.
- FOUCAULT M.**, *Discipline and Punish. The birth of a prison*, New York: Vintage Books, 1979. (version originale : *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Gallimard, 1975).
- FRALEY S.**, "Book Review 'Sabo, D., Kupers, T.A. and London, W. (2001) Prison masculinities. Philadelphia: Temple University Press'", *Contemporary Justice Review*, Vol. 5, 85-88, 2002.
- FROSH S, PHOENIX A., PATTMAN R.**, "Taking a stand: Using psychoanalysis to explore the positioning of subjects in discourse", *British Journal of Social Psychology* Vol. 42, 39-53, 2003.
- GOFFMAN E.**, *Asylums: Essays on the social situation of mental patients and other inmates*, Chicago, IL: Aldin, 1961. (traduction française : *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, éditions de Minuit, 1979).
- HOPKINS P. E.**, "Youthful Muslim masculinities: gender and generational relations", *Transactions of the Institute of British Geographers*, Vol. 31, n° 3, 337-352, 2006.
- HUA-FU H.**, "The patterns of masculinity in prison sociology: a case study in one Taiwanese prison", *Critical Criminology*, Vol. 13, 1-16, 2005.
- HUNT G., RIEGEL S., MORALES T., WALDORF D.**, "Changes in prison culture: prison gangs and the case of the 'Pepsi Generation'", *Social Problems*, Vol. 40, 398-409, 1993.
- IGNATIEFF M.**, "State, civil society and total institutions: a critique of recent social histories of punishment", *Crime and Justice*, Vol. 3, 153-192, 1981.
- IRWIN J., CRESSEY D. R.**, "Thieves, Convicts and the inmate culture", *Social Problems*, Vol. 10, n° 2, 142-155, 1962.
- JACOBS J B.**, *Stateville: The penitentiary in mass society*, Chicago: University of Chicago Press, 1977.
- JEFFERSON T.**, "Subordinating hegemonic masculinity", *Theoretical Criminology*, Vol. 6, n° 1, 63-88, 2002.
- KARP D. R.**, "Unlocking men, unmasking masculinities: doing men's work in prison", *The Journal of Men's Studies*, Vol. 18, n° 1, 63-83, 2010.
- LEGER R. G., STRATTON J. R.**, "Correctional institutions as complex organizations", in *The Sociology of Corrections*, Robert G. Leger and John R. Stratton, 7-19, New York: Wiley and Sons, 1977.
- LEYSHON M., BRACE C.**, "Men and the Desert: Contested masculinities In Ice Cold in Alex", *Gender, Place & Culture: A Journal of Feminist Geography*, Vol. 14, n° 2, 163-182, 2007.
- MENDEITA E.**, "Plantations, ghettos, prisons: US racial geographies", *Ethics, Place & Environment*, Vol. 7, n° 1, 43-59, 2004.
- MESSERSCHMIDT J.**, *Masculinities and Crime: Critique and reconceptualization of theory*, Lanham, MD: Rowman and Littlefield, 1993.
- NAYAK A.**, "Displaced Masculinities: Chavs, Youth and Class in the Post-industrial City", *Sociology*, Vol. 40, n° 5, 813-831, 2006.
- OWEN B. A.**, "Race and gender relations among prison workers", *Crime & Delinquency*, Vol. 31, n° 1, 147-159, 1985.

- PATERLINE B. A., PETERSEN D. M.**, "Structural and social determinants of prisonization", *Journal of Criminal Justice*, Vol. 27, 427-441, 1999.
- PETERSILIA J.**, *When Prisoners Come Home: Parole and Prisoner*, Oxford: Oxford University Press, 2003.
- PHILLIPS J.**, "Cultural construction of manhood in prison", *Psychology of Men & Masculinity*, Vol. 2, n° 1, 13-23, 2001.
- ROEBUCK J.**, "A critique of 'Thieves, convicts and the inmate culture'", *Social Problems*, Vol. 11, n° 2, 193-200, 1962.
- ROSENFELD R., WALLMAN J., FORNANGO R.**, "The contribution of ex-prisoners to crime rates", in *Prisoner reentry and crime in America*, Jeremy Travis, Christy Ann Visser, 80- 104, Cambridge: Cambridge University Press 2005.
- SABO D., KUPERS T. A., LONDON Willie**, *Prison masculinities*. Philadelphia: Temple University Press, 2001.
- SABOL W J., WEST H C., COOPER M.**, "Bureau of Justice Statistics Bulletin. *Prison in 2008*", Washington: US Department of Justice, 2010.
- SEYMOUR K.**, "Imprisoning masculinity", *Sexuality & Culture*, Vol. 7, n° 4, 27-55, 2003.
- SHABAZZ R.**, "'So high you can't get over it, so low you can't get under it': carceral spatiality and black masculinities in the United States and South Africa", *Souls*, Vol. 11, n° 3, 276-294, 2010.
- SIBLEY D., VAN HOVEN B.**, "The contamination of personal space- boundary construction in a prison environment", *Area*, Vol. 41, n° 2, 198-206, 2009.
- SIMON B.**, "The return of panopticism: supervision, subjection and the new surveillance", *Surveillance and Society*, Vol. 3, n° 1, 1-20, 2005.
- SYKES G. M.**, *The society of captives. A study of a maximum security prison*, Princeton: Princeton University Press, 1958.
- TOCH H.**, "The catalytic situation in the violence equation", *Journal of Applied Social Psychology*, Vol. 15, 105-123, 1985.
- VAN HOVEN B., HÖRSCHELMANN K.**, *Spaces of Masculinities*. London: Routledge, 2005.
- VAN HOVEN B., SIBLEY D.**, "'Just duck': the role of vision in the production of prison spaces", *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 26, n° 6, 1001-1017, 2008.
- VAZ P., BRUNO F.**, "Types of self-surveillance: from abnormality to individuals 'at risk'", *Surveillance and Society*, Vol. 1, n° 3, 272-291, 2003.
- WACQUANT L.**, "From slavery to mass incarceration: rethinking the 'race question' in the US", *New Left Review*, Vol. 13, 41-60, 2002.
- WAHIDIN A.**, "A Foucauldian analysis: experiences of elders in prison" in *Foucault and Aging*, WAHIDIN Azrini, POWELL Jason L., 115-128, New York: Nova Science, 2006.
- WETHERELL M., EDLEY N.**, "Negotiating hegemonic masculinity: Imaginary positions and psycho-discursive practices", *Feminism and Psychology*, Vol. 9, n° 3, 335-356, 1999.
- WHITEHEAD A.**, "Man to man violence: how masculinity may work as a dynamic risk factor", *The Howard Journal of Criminal Justice*, Vol. 44, n° 4, 411-422, 2005.
- WILSON A.**, "Four days and a breakfast: time, space and literacy/ies in the prison community" in *Spatialising Literacy Research and Practice*, Leander Kevin, Sheehy Margaret, 67-90, New York, Peter Lang, 2004.